

lui demanda l'autorisation de revenir avec ses parents pour solliciter ma main. Mon père répondit avec violence que depuis longtemps il avait fait son choix et que j'étais fiancée à Dieu. Malgré sa tendresse pour moi, l'orgueil de son nom ne lui permettait pas d'amoindrir la fortune de mon frère. L'habitude de m'avoir auprès de lui avait seule retardé l'époque où je devais me consacrer au Seigneur. Gaston eut beau prier, mon père fut inflexible et dans son emportement il lui échappa de dire quelques paroles qui devaient le brouiller avec les Talaru sans retour.

Gaston parut offensé et désolé, et j'ai su qu'après un voyage lointain il est mort sans avoir pu se consoler. Quant à moi, j'eus beau opposer à mon père une volonté que je croyais égale à la sienne, je dus céder ; ma résistance n'ayant fait que l'irriter, il fallut, sans délai, faire mes préparatifs de départ, et moi qui avais à peine consulté l'avenir, qui ne désirais unir mon sort à aucun des jeunes seigneurs qui nous visitaient mais qui comptais passer encore de longues années, toute ma vie peut-être, sous le doux toit paternel, je dus faire mes adieux à notre cher pays, à nos vallées, à nos grands bois ; renoncer à cette vie de grand air et de liberté pour ensevelir ma jeunesse dans l'ombre calme mais étouffante d'un cloître.

Craignant un retour et des souvenirs, mon père voulut m'expatrier et sa pensée se porta sur un couvent lointain où je devais oublier tout ce qui m'aurait rappelé notre cher pays.

Nous vîmes à Lyon, où commençaient à gronder les agitations populaires. Les nouvelles idées de réforme